TEMPERATURE

Du 11 septembre 1900.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 14 Rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	82	28
Midi.....	88	31
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	86	30

OU NOUS CONDUIT

LE

REPUBLICANISME.

Nous avons beau jeter nos regards en arrière sur le passé de l'Union, parcourir par la pensée toute la série des luttes politiques qui l'ont passionnée, depuis un demi-siècle, nous ne trouvons nulle part, à aucune époque une situation aussi nettement dessinée qu'aujourd'hui et devant exercer sur l'avenir du pays une aussi terrible influence. A l'heure qu'il est, la discussion s'engage, non plus sur des questions de détail, sur certains procédés administratifs qui pouvaient plus ou moins favoriser quelques intérêts ou blesser plus ou moins certains autres, mais qui, tous, laissaient intactes la forme gouvernementale et l'institution républicaine. C'est au principe même du gouvernement que l'on s'attaque, c'est l'institution républicaine qui court les plus grands dangers. L'Union restera-t-elle une démocratie entendue dans son sens le plus large et ouverte à tous, sans distinction ni préférence, ou s'abîmera-t-elle dans une aristocratie, ou plutôt une oligarchie financière assez semblable à celle de l'ancienne Rome, où il n'y avait plus de citoyens, mais rien que des patrons et des clients ?

Toute la question est là. Les diversions plus ou moins habiles, mises en œuvre par les hommes du pouvoir, ne changeront pas la situation. Le Trust n'a d'autre but que de concentrer en quelques mains toute l'activité industrielle et commerciale et toutes les richesses du pays; le reste de la population ne compte pas ou ne compte guère dans un pareil système. L'ouvrier, l'homme du peuple, le prolétaire travaille, il est à la tâche. Il est payé bien petitement, mais, en revanche, on lui procure de temps en temps, quelques plaisirs qui ont l'avantage de ne lui rien coûter.

Que lui manque-t-il ? N'a-t-il pas son pain, son spectacle, son cirque ?

Peu de gens, dans les véritables démocraties, peuvent se vanter de jouir d'autant de bienfaits. Ajoutez à cela qu'il ne perd pas sa qualité de citoyen; on se garde bien de la lui enlever. Il devient un être précieux sous un pareil régime. C'est le modèle du votant de l'électeur; c'est par excellence le citoyen bien pensant; en honnête client il vote toujours pour le patron ou pour celui qui paie le mieux sa voix. Plus d'intrigues électorales à combattre, plus de troubles à redouter.

Tel est l'avenir que nous prépare le régime actuellement en honneur à la Maison Blanche et dans le parti républicain ou soi-disant tel.

Ce n'est pas un rêve que nous racontons ici, c'est un passé dont nous évoquons le triste souvenir. C'est une série de faits historiques qui, engendrés de tout temps, par les lamentables principes que nous venons d'émettre, ont conduit aux mêmes conséquences : l'aplatissement et l'abrutissement de l'humanité.

NOTRE PAROISSE.

Sous ce titre, nous lisons dans le dernier numéro de l'*Intérim* :

La semaine dernière, en causant sur différentes choses, avec les vieux plutôt qu'avec les jeunes, parceque les vieux ont des souvenirs et que les jeunes n'ont besoin de rien apprendre, nous parlions de la langue française qui s'en va très rapidement de la Louisiane et qui n'a plus que quatre ou cinq journaux à son service.

Est ce donc bien étonnant, et faut-il en pleurer ?

Les paroisses créoles elles-mêmes n'en veulent plus et l'ont chassée de l'école publique, où elle était gênante, encombrante et parfaitement inutile, sinon nuisible et dangereuse.

A Bâton-Rouge même, au Collège de l'Etat, est-ce qu'on enseigne encore le français ?

Un tout petit peu, dit on, mais si peu, si peu, qu'il ne faut pas s'en formaliser, et dans une prononciation parfaitement étrangère à la Touraine.

Il est bien vrai que Bâton-Rouge est la capitale de la Louisiane et que les vieilles archives de la Louisiane sont françaises; mais il en est qui prétendent que ces archives n'ont aucune valeur, que la Louisiane américaine devrait anglo-saxonniser son nom, et que Bâton Rouge doit s'appeler *Red Stick*.

Quant aux noms des paroisses civiles de l'Etat, ne devrait-on pas les changer.

—En effet, à nôtre époque, quand tout ici doit être américain des pieds jusqu'à la tête, que signifie ce mot français de *paroisse*, et nous ne rappelle-t-il pas un pays qui n'est pas le nôtre et auquel nous ne devons rien, pas même le respect ?

Puis, quels noms !

Ce n'est pas que nous voulions manquer de respect aux saints, dans l'Eglise surtout; mais nos *paroisses* devenues *counties* ont droit aux noms glorieux d'hommes d'Etat, de généraux, d'amiraux, de grands orateurs, d'avocats distingués, d'illustres patriotes, de bayous aussi.

Il faut que les législateurs de la Louisiane, demain, à la prochaine session de la Législature, y songent très sérieusement.

Car les St-Bernard, les St-Charles, les St-Jean-Baptiste, les St-Jacques, les Ste-Marie, les St-Martinville et les St-Landry demandent une américanisation complète.

St-Tammany peut rester, n'étant pas un saint.

Pour l'Ascension et l'Assomption, la question est douteuse, bien que les républicains de l'Ascension n'hésiteraient pas à lui donner le nom de Jéricho.

Quant à la Nouvelle-Orléans, que peut-elle encore avoir de commun avec le duc de ce nom ou la ville de Jeanne d'Arc ?

—Dans la transformation des temps et des choses, quand tout marche et tout progresse, lorsque l'anglo-saxonnisme affirme son incontestable supériorité en tout, sur tout et partout, est-ce qu'il ne serait pas également permis d'anglo-saxonniser son nom latin, gaulois, français, celtique et biscornu devenu de peu de valeur, inférieur et rédhitoire ?

M. Paul Capdevielle, le maire actuel de la Nouvelle-Orléans, un vaillant toutefois, a été, comme vous savez, rudement combattu aux élections dernières, et s'il a triomphé, c'est que le peuple a dû reconnaître en lui de rares qualités, et si son adversaire, M. Flower, avait eu un nom moins fleuri, plus sauvage et sonnant mieux l'anglo saxonnisme, il n'aurait peut être pas été vaincu.

A cette heure, en politique, tout nom qui n'est point anglo-saxon est sans valeur et sans vertu.

Aussi, sans qu'il y ait crime dans l'opération, ni même simple vol, peut-on fort honnêtement changer ou modifier son nom; et si le nom François Carré, par exemple, vous semble trop français, faites en tout simplement *Frank Square*.

Mais en politique, à cette heure, il vaut mieux s'appeler Reuben McKintosh que Jean ou Pierre Landry.

—Oui, la politique, science admirable, veut que nous parlions anglais à cette heure, et anglais seulement.

D'abord, celui qui sait le français ne peut pas bien savoir l'anglais. Il doit le parler très imparfaitement, avec une prononciation à faire peur aux chevaux les plus dociles.

En plus, tout en ne voulant pas refuser certaines qualités à la langue française, nous devons dire que cette langue est un peu difficile, volontiers capricieuse et pas toujours claire. Elle n'ose pas dire tout. Elle a peur du ridicule. A-t-elle le courage de tout mensonge ? Sa grammaire, de règles sans raisons et sans rimes, a une syntaxe absolument diabolique. Une langue qui a les participes de la langue française devrait être bannie de l'univers.

Mais il n'en est pas ainsi de l'anglais.

L'anglais est net, clair et précis. Il va droit au but. Il dit tout ou peut tout dire. Son harmonie est incontestable, et sa prononciation donne à la bouche et aux lèvres une expression qui n'a rien de la grimace. L'anglais ne siffle pas et ne crache pas. Avec lui,—chose inappréciable—l'orateur le plus maladroit, celui qui commence une phrase sans savoir la finir et qui ne sait pas même ce qu'il dit, tombe toujours sur ses pattes.

L'anglais est la langue politique par excellence.

Aussi ne comprenons-nous pas que le français soit encore la langue diplomatique dans le monde civilisé et que les traités soient rédigés dans cette vieille langue quasi morte.

En tout cas, plus n'en faut en Louisiane.

—Et pourtant, nous dit-on, si la Louisiane, dans son excès d'*autochthonisme*, veut se dépouiller ou se débarrasser de tout ce qui lui rappelle une origine étrangère, et si la capitale de l'Etat n'a qu'un collège où la langue française occupe la place d'une mendiante, cela n'est point le cas dans les Etats du Nord, et les Américains de New-York, de Boston et autres villes ne font aucunement fi de la langue française. Ils lui reconnaissent hautement des vertus de littérature et de civilisation. Ils l'apprennent et l'honorent. Elle est pour eux la langue de l'élégance et de la distinction. Les jeunes et les belles misses de ces villes, très nombreuses et parfaitement américaines, savent bien qu'elles sont plus jolies et plus gracieuses en parlant le français qu'en sifflant l'anglais. Elles prétendent que le français, qui est la langue de la conversation, se parle sans contortions, sans grimaces, simplement, avec un naturel parfait, des nuances charmantes et même de l'esprit. Elles n'admettent point que le français soit une langue grossière et bête. Les hommes eux-mêmes sont de leur opinion, car l'homme veut ce que femme veut; et ils ont des clubs et des réunions où l'on ne parle point la langue du Congrès américain ou du Parlement anglais. Leurs collèges ont une bonne place pour la langue de Racine, de Molière, de Lamartine et de Victor Hugo. Allez à Harvard, dans ce Massachusetts où Boston mérite un peu le nom d'*Athènes américaine*, et vous verrez que l'estime pour la langue française est presque un culte. On l'y enseigne avec soin, on l'y étudie sérieusement, on la parle avec respect. La conférence, une double étude comme linguistique et littérature, y est un exercice constant.

Est ce que la langue française, après tout, serait une langue moins méprisable et moins misérable qu'on le prétend en certains coins de la Louisiane, et n'aurait-elle absolument rien de bon ?

—Au demeurant, dans ce que nous avons dit plus haut, n'y aurait-il rien d'exagéré, et la Nouvelle-Orléans de l'*Abeille*, de l'*Athéné Louisianais* et de nombre de brave gens et gentes dames, aurait-elle une horreur aussi profonde de la langue qui fut jadis sa langue ?

Oui, nous avons exagéré, et l'horreur n'est pas telle.

La Nouvelle-Orléans, sans doute, est dans un double travail de confusion, la confusion par le politicianisme et la confusion par la Babel des langues; et si vous n'êtes point polyglotte comme Hypathie, vous ne devez pas comprendre ce qui se dit dans cette étrange ville de l'anglais, du français, de l'italien, de l'espagnol, de l'allemand, du chinois, du provençal, du gascon et autres langues savantes; mais croyons bien que la langue française a encore des amis fidèles à la Nouvelle-Orléans, des amies dévouées et qui lui font honneur par la noblesse de leurs sentiments et par la supériorité de leur intelligence. Il ne manque à ces écrivains que le grand milieu pour être illustres.

Et n'enseigne-t-on pas le français à l'Université Tulane, comme aux autres collèges de la Nouvelle-Orléans ?

Ce brave Tulane, l'un des bienfaiteurs de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane, ne parlait-il pas français, et son nom indique-t-il l'origine d'un Anglo-Saxon du temps d'Hengist ?

—Mais puisque nous parlons d'Universités et de Collèges, si nous parlions un peu du nôtre, du collège Jefferson ?

Car le collège Jefferson est l'honneur de St-Jacques et l'une des plus anciennes institutions de la Louisiane. Il fut fondé sous l'administration du gouverneur A. B. Roman, un citoyen de St-Jacques, et nommé Jefferson par M. Roman lui-même, bien que M. Roman fût whig.

C'est que Jefferson est un nom bien américain, bien national et bien illustre.

Puis, Jefferson était un savant, un lettré, un écrivain, un orateur, un *scholar* et un esprit aussi distingué qu'un noble caractère. Il parlait le français, n'en doutez point, et ne considérait point cette langue comme sans civilisation.

Quant à notre vieux Collège Jefferson, depuis plus de 30 ans sous l'intelligente direction du savant Ordre des Pères Maristes, il est plus que jamais dans les conditions d'un collège de premier ordre, plein de vie, absolument prospère et jouissant d'une popularité bien méritée. Si l'instruction y est complète, l'éducation n'y est pas négligée d'avantage. Il se fait des hommes au Collège Jefferson, médecins, avocats, artistes, professeurs et bons citoyens. Et croyez bien, si le Collège Jefferson enseigne les sciences, les lettres et les arts, que ce n'est point lui qui a jeté la langue française au panier. Les professeurs qui l'y enseignent la savent, et leur accent n'est ni germanique ni anglo-saxon. On les dirait de Blois ou de Tours.

C'est mardi prochain, 11 septembre, que la réouverture des classes a lieu au Collège Jefferson, et mercredi, le 12, au Couvent des Dames du Sacré Cœur, dont l'éloge n'est plus à faire. L'école paroissiale, sous les auspices des dames du même ordre s'ouvrira le lundi, 24 septembre.

—Déjà en septembre, mois des feuilles qui tombent !

Mais jamais le temps n'a passé plus vite que depuis que les gens roulent en bicycle.

Ce septembre, en tout cas, est rarement un beau mois. Il a un pied dans l'été qui finit, et un pied dans l'automne qui commence. C'est un mois équinoxial. Pourtant, dans le pays de Rabelais, dans la Touraine, au beau langage et aux fruits délicieux, c'est le mois très précieux de la *purée septembrale*, purée exquise, excellente, de toute santé, de tout gaîté, de tout esprit, de tout courage, de toute poésie, de toute enthousiasme et de toute vérité.

Car il est dit : *In vino veritas.*

Et l'on dit aussi : *Bonum vinum lætificat cor hominis.*

Mais la Louisiane, favorisée d'une autre façon, a la canne à sucre, merveilleuse à cette heure et poussant avec une vigueur tropicale. Seulement, ce n'est guère que le mois prochain que nous apprécierons sa *purée octobrale*.

En attendant, ici, à St. Jacques, le temps est beau et les chemins sont bons.

Notre excellent ami, M. L. Thibodaux, s'en félicite pour son indispensable omnibus, et notre paroisse serait certainement injuste en ne rendant pas à M. Bergeron la justice qui lui est due.

La fortune des souverains.

On se rappelle que l'empereur Guilaume avait promis une récompense de mille taëls en argent pour chaque Européen qui serait sauvé de Pékin. Or comme il vient d'en être sauvé 800, c'est donc une somme de quatre millions 440,000 francs (le taël valant 5 fr. 50) qu'il va être forcé de tirer de sa cassette personnelle.

A ce propos, il n'est peut-être pas sans intérêt de chercher à combien s'élève la fortune des différents souverains d'Europe.

Le plus riche assurément est le Czar, dont la liste civile est de 26 millions et auquel les vastes propriétés qu'il possède dans l'empire russe rapportent un revenu annuel d'environ 80 millions.

Les domaines du Sultan lui assurent une rente variant, selon les années, entre 20 et 25 millions, à laquelle il convient d'ajouter 20 millions que lui paient ses sujets.

Le roi Victor-Emmanuel a hérité de son père une somme de 125 millions entièrement placée à l'étranger. A son avènement, 15 millions lui ont été alloués à titre de liste civile.

Les trente châteaux que possède l'empereur d'Allemagne lui valent annuellement 12 à 14 millions. Quant à sa liste civile, elle est de 18 millions.

La reine Victoria touche 10 millions comme liste civile et possède une fortune évaluée à plus de 300 millions; l'empereur d'Autriche 23,500,000 francs; le roi des Belges 6 millions, et la reine de Hollande se contente, quant à présent, de 1,300,000 francs de liste civile.

Ménagez votre système ainsi que votre bourse. Un gallon d'eau d'Abita donne un appétit d'ours.

La bouée d'Andrée.

La bouée de l'expédition d'Andrée, trouvée, comme on sait, près de l'Islande, avait perdu, comme la précédente, sa partie supérieure et le filet de cuivre De plus, des frottements ou des chocs contre la côte l'avaient fort endommagée.

A la partie inférieure de la bouée étaient fixées une grande quantité de petites crevettes comme on en trouve toujours, d'après Nordenskiold, sur la coque des navires ayant navigué dans les mers glaciales.

Une ex-reine à Paris.

Nous eûmes en 1889, dit une feuille parisienne, Pomaré, femme de Dinah Salifou. Nous aurons cette fois comme visiteuse royale, à l'Exposition, l'ex-reine de Madagascar. Ce n'est pas difficile, puisqu'elle est notre prisonnière. A Alger, où elle coule une existence suffisamment dorée, puisque le gouverneur général vient de faire élever sa pension de 25,000 à 30,000 francs, Ranavalo s'ennuie. Elle a demandé à venir à Paris. On s'est empressé de lui accorder cette faveur, ce sera une attraction de plus. Ce voyage, "incognito", veut-on bien nous dire, aura lieu quand sera réglé ce dernier petit détail: le transport à Madagascar du corps de Rainilaiarivony, l'ex-mari de l'ex-Reine.

Un cheval décoré.

Le cheval de lord Roberts, commandant des forces anglaises au Transvaal, est chevalier de l'ordre de Caboul. Ce n'est pas une plaisanterie. La reine Victoria l'a décoré de sa propre main pour sa belle conduite pendant la guerre d'Afghanistan.

Les Anglais aiment assez décorer les bêtes—et notamment les chiens.

A la bataille de l'Alma, un épagneul, Jack, sauva la vie d'un soldat; à Inkermann, il jeta à l'eau plusieurs Russes. Il reçut la croix de Victoria et la médaille de Crimée. Ierry, qui était chien au 8e hussards, reçut une récompense moins illustre : les bourgeois de Dublin, après lui avoir offert une médaille, l'invitèrent à dîner.

Bob servait au royal Berkshire. Il fit la guerre afghane et fut blessé à Maïwand. A son retour, la Reine attacha au cou de Bob la médaille militaire.

MENUS ROYAUX.

Veut on savoir sous quelle forme sont présentés et rédigés les menus des tables royales et impériales en l'an de grâce 1900 ? Une revue mondaine anglaise nous fournit à ce sujet les renseignements suivants :

Les jours ordinaires et quand le nombre des convives de la reine Victoria ne dépasse pas dix-huit, —chiffre courant,— le menu, rédigé en français, est inscrit tout simplement sur une large feuille de papier blanc et comporte un plat de poisson, deux rôtis, deux légumes, un entremets sucré et le dessert. Mais quand la Reine reçoit à Balmoral, à Windsor ou à Osborne, un invité de marque, les menus, imprimés sur bristol crême, sont ornées d'une vue, en miniature, de la résidence royale, surmontés de la couronne et des initiales V. R. I. Dans ce cas, le nombre des services s'élève parfois jusqu'à vingt.

Ainsi qu'on sait, le Kaiser n'admet que la langue allemande dans la rédaction des menus. A bord du *Hohenzollern*, ceux ci sont décorés d'une simple photogravure représentant le yacht impérial. Cinq plats, au maximum.

En Autriche, en Italie, en Suède, en Espagne, les souverains laissent à leur "chef" le soin de faire confectionner la carte des mets suivant son bon plaisir; mais, à la Cour de Russie, le Czar a fait adopter un modèle de menu à la française, style Louis XV, orné de son monogramme en or.

Quant au Sultan, dont les dépenses de table—pour lui et sa Cour—s'élèvent à 25,000 francs par jour, et qui paraît être le plus gourmand des chefs d'Etat, il veille lui-même à la rédaction et à la confection des menus, les jours de grande réception, et n'apprécie que la cuisine française, bien que tout son personnel de bouche soit allemand.

AMUSEMENTS.

THEATRE "CRESCENT".

Hier le Théâtre Crescent a donné sa première matinée de la saison avec le grand Herrmann. Comme bien on le pense, la foule était énorme malgré la chaleur.

L'attraction qu'exerce le célèbre prestidigitateur est si grande!

Le spectacle a été varié par les exécutions de la famille Noss.

Ce soir, même spectacle.

WEST END.

Il y avait encore foule, hier, au West End. C'est la dernière semaine de la saison d'été. Dimanche prochain a lieu la clôture et le public veut profiter de ces derniers jours pour entendre encore quelques belles exécutions de l'orchestre Weldon.

Si le beau temps continue, la plateforme du West End ne désemplira pas d'ici à dimanche prochain.

L'ESPRIT DES AUTERS.

Entendu à l'Annexe de Vincennes :

—Quand la direction des ballons sera trouvée et qu'on fera des voyages aériens, y aura-t-il des stations ?

—Dame, il y aura tout au moins l'aéro....station

On parle des récents orages dans la Dauphiné.

—C'est affreux, dit une dame, de penser qu'on est bien tranquille chez soi et qu'on peut être tué par la foudre !

—Moi, dit Béthisy, j'ai une bonne précaution : quand un orage éclate, je me réfugie chez le voisin !

Téléphones.

Le Meilleur est le Meilleur Marché.
Résidences à aussi bas prix que.. ...$1 00
Maisons d'affaires au prix réduit 2 00
Pour des informations appelez le Téléphone 1991.
CUMBERLAND TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY,
Cors Poydras et Carondelet.

MARCHE AUX BESTIAUX

Bœufs du Texas et de l'Ouest—Bœufs—Choix, par livre, gross, 4¼@4½; fair to good, par livre gross, 2¾@4; common to medium, par livre, gross, 2¾@3¾. Vaches et taures—Choice, par livre, gross, 3¼@4; fair to good, par livre gross, 2½@3⅜, vieilles, maigres, par tête $10@12. Taureaux et Cerfs—Taureaux, par livre, gross, 2¾@3; cerfs, par livre, gross, 3@3¼. Yearlings—Choice, par livre, 3@4; fair to good, par tête $9@12. Veaux, par tête—Choice, $9@11 00; fair to good, $8@9.

Bœufs du Mississippi, de la Louisiane et de l'Alabama—Bœuf—Choice, par livre, gross, 3½@4; fair to good, par livre, gross, 2¾@3¼, vieux, maigres, par livre, gross, 1¾@2¼. Vaches, Torres et Taureaux—Choice, par livre gross, 3@3¼; fair to good, par livre, gross 2½@3, vieux, maigres, par tête, $7@10 taureaux, par livre, gross, 2¼@3; cerfs, par livre, gross, 3@3¼. Yearlings—Choice par livre, gross, 3@3¼; fair to good, par tête, $8@11; common, par tête $4@7. Veaux—Par tête, $5@8. Vaches ——— $40@50; fair to good, $25@35. Springers—Choice, $25@30; common to fair, $15@20. Porcs—Nourris au maïs, par livre, gross, 3¾@4½; nourris au "mast", par livre, gross, 3@3¼ Moutons.—Good to choice, par livre, 3¾@4½; common to fair, par tête, $1 25@2.25.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

31) Commencé le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Tragédie de l'Amour.

IX

LA RÉVOLTE.

(Suite.)

Mais Malaquin faisait partie, justement, des matelots fidèles qui, par devoir, au jour d'une révolte, défendraient les Girodias contre les révoltés.

—C'est dommage, se dit Lehu .... Avec un gaillard comme celui là, tout eût été facile et cela eût marché comme par une bonne brise....

Mais il fallait y renoncer.

Seulement, Malaquin, intelligent et adroit, pouvait faire une contre-partie au projet criminel nourri par Lehu et empêcher ce projet de réussir.

Lehu se promit donc de le surveiller particulièrement.

Quels complices choisir ? quels agents trouver pour attirer ce foyer de mécontentements qu'il devinait chez l'équipage et pour hâter l'éclosion d'une révolte dont il ferait aisément son profit ?

Les explosions de mauvaise humeur ne manquaient pas, sur le pont, sur le gaillard d'arrière et sur le gaillard d'avant.

Parmi ceux qui se cachaient le moins, il y avait deux jeunes matelots, un Breton et un Provençal.

Ils se nommaient Lekardec et Mireou.

C'était bien—et on les avait ainsi notés depuis longtemps—les deux plus mauvaises têtes de l'équipage.

Paresseux, violents, sournois, même cruels ils avaient, depuis le départ du Havre, passé la moitié du temps au cachot.

Comme travail, ils ne comptaient plus sur les rôles.

Chose curieuse, Lekardec et Mireou se détestaient.

A plusieurs reprises ils s'étaient battus, et de ces batailles ils étaient sortis tous deux en fort mauvais état, car, d'une force d'athlète, ils se valaient.

On les séparait. Le lendemain ils recommençaient.

Cela dura jusqu'à l'expédition des frères Girodias, le long des rives du fleuve Saint-Jean.

A peine s'était-on rembarqué, à peine avait-on quitté la mer des Antilles, que subitement leur allure changea.

Il ne devinrent pas plus disciplinés, mais ils devinrent amis.

On les vit dès lors flâner ensemble, quand ils n'étaient pas de corvée, échanger du tabac, se rendre des petits services.

Ils étaient matelots !

Liés jusqu'à la mort ! mettant tout en commun !

Les hommes de l'équipage ne furent pas sans le remarquer.

—Evidemment, ils se concertent, disaient-ils entre eux.

—Oui, deux chenapans pareils! Ils manigancent quelque chose!

Un mauvais coup !

Les matelots qui parlaient ainsi étaient les meilleurs.

Les autres étaient vivement intéressés, guettaient l'occation de se rapprocher des deux vauriens et d'entrer dans leur confidence.

Ils devinaient juste.

Les cachots, à bord de la "Némésis," étaient à fond de cale et séparés les uns des autres par de simples cloisons.

Lekardec et Mireou, pensionnaires habituels de ces cachots, avaient fini par échanger leurs idées.

De même que Lehu, ils avaient jeté leur dévolu sur la "Némésis."

Ils rêvaient une révolte.

Ce fut à travers la cloison, et par phrases hachées, dans le silence et la nuit de la cale, que le sinistre projet prit naissance.

—J'en ai assez du cachot !

—Moi, j'en ai trop....

—Ces faillis chiens de Girodias! Ces terriens de malheur!

—Je ne sais ce qui me retient de leur tordre le cou!

—Moi de les faire sauter dans la grande tasse!

—Parbleu, ce qui te retient, c'est le jugement, une fois rentré en France....

—Sûr, c'est le jugement.

—Ah ! si on pouvait !

Ici, un silence, de chaque côté de la cloison.

Puis, l'un des deux frappa quelques coups pour attirer l'attention.

—Lekardec ? matelot ?

—Miréou ?

—Tu as dit tout à l'heure : "Si on pouvait !"

—Oui, je l'ai dit.... Eh bien ?

—Eh bien ! Je crois que ça se peut....

—Comment ?

—Qu'est-ce que tu dirais, toi, matelot, si on devenait son propre maître et si on pouvait se balader dans toutes les mers et aux alentours sans rien devoir à personne ?....

—Chut ! motus, matelot..... Ton idée est bonne...

—Je parie que tu l'avais déjà .... cette idée ?

—Depuis une heure.

—Alors, tope, c'est entendu ?

—Tope matelot, c'est juré !

Quand ils sortirent du cachot, ils étaient amis.

Et dans leurs conversations mystérieuses, loin des autres, ils agitaient la question :

—Comment nous y prendre pour réussir à coup sûr ?

Ils se rendaient compte que sur l'équipage leur influence serait nulle, même sur les hommes les mieux disposés à accepter cette idée d'une révolte.

A cette révolte, il fallait un chef, de même que, plus tard, lorsqu'ils seraient devenus maîtres du bateau, à ce bateau il faudrait un commandant.

Or, Lekardec et Miréou étaient d'exécrables matelots, dans l'impuissance absolue de prendre la responsabilité de la Némésis.

Ils pensèrent à Lehu.

Mais Lehu consentirait-il ?

Ainsi ces trois hommes, poussés instinctivement par leur mauvaise nature, avaient jeté les yeux l'un sur l'autre.

Ils ne tardèrent pas à se comprendre.

Et, s'étant compris, ils ne tardèrent pas à se rapprocher.

En effet, lorsque Lehu passait à côté des deux matelots, quand par hasard ceux-ci n'étaient pas à fond de cale, Lekardec et Miréou élevaient la voix de manière à être entendus.

Les paroles ainsi échangées ne laissaient aucun doute.

—J'en ai assez de ces punitions qui arrivent dru comme grêle....

—Qu'est-ce qui nous débarrassera de ces terriens de malheur ?

—Il y aurait un coup à faire.

—Tout le monde serait d'accord pour marcher.

—Sûrement, y en aurait pas seulement quatre qui refuseraient d'aller de l'avant, le jour du branle-bas.

—Tu as fait le compte des amis ?

—Je l'ai fait.

—Et tu es certain de ton chiffre ?

—J'en suis certain.

Mais tout à coup il faisait semblant d'apercevoir Lehu.

Ils se poussaient du coude.

—Tais-toi, v'là Lehu....

Et plus bas, mais toujours de manière à ce que le nouveau commandant de la Némésis ne perdit pas un mot :

—Si celui-là voulait....ça serait vite bâclé !

—Oui, et en route pour la rigolade.

—Mais voilà ! il ne voudra pas.... il canerait !

Lehu n'avait pas perdu un mot.

Cinq minutes après, il commandait une manœuvre dans les haubans, le vent menaçant de fraîchir.

Lekardec et Miréou étaient si occupés qu'ils n'entendirent pas.

Lehu répeta son commandement.

Les vauriens, distraits, suivaient leur projet et parlaient à voix basse.

Lehu s'approcha et s'adressant à un quartier-maître qui faisait à bord les fonctions de capitaine d'armes :

— Monsieur, prenez quatre hommes et conduisez ces deux chenapans au cachot.... vous leur mettrez les fers aux pieds..

Et très haut, comme s'il eût voulu que tout l'équipage entendit :

—Cette fois, la punition vient bien de moi et non d'un autre...

Lekardec et Miréou se jetèrent un regard désappointé.

Lehu avait saisi leur conversation, cela était évident. Mais cette punition qui arrivait brutale, prouvait que le commandant ne serait plus leur complice.

Ils suivirent le capitaine d'armes sans récriminer.

La journée se passa.

Le soir, Lehu s'approcha du quartier-maître :

— Donnez-moi vos clefs....je vais visiter les cachots....

—Faut-il que je vous accompagne, commandant ?

—Inutile.

Le capitaine d'armes tendit les